

Surtsey, notes au pas de la lettre

Ces notes je les ai prises en arpentant Surtsey ou étendu dans une coulée de lave, à même le sable, une plante à 30 centimètres des yeux. La marche est un révélateur de songes. La difficulté du parcours n'altère pas le fil de la réflexion. Comme le regard qui passe d'une pierre à une autre et se fixe de temps à autres sur l'horizon ou le sommet, les pensées tressautent chahutées par le chaos du sol. Le vent saisit le visage, le froid engourdit les doigts, le soleil nous aveugle ou nous éclaire. Il faut retrouver ce carnet et ce crayon dans un coin de la poche.

A ma descente de l'hélicoptère qui nous déposait sur l'île, ma première sensation fut une odeur, je ne l'ai plus retrouvée par la suite. La seconde fût celle de ne pas savoir où poser le pied, d'être en déséquilibre. Mes premiers pas sur l'île furent hésitants, veillant à ne pas écraser la moindre plante.

Jamais l'appréhension d'un espace n'aura été aussi forte. Cette île que j'ai d'abord rêvé, puis vu du ciel s'offrait maintenant sous mes pieds. C'est l'expérience du pas qui allait guider ma perception de l'île. Je me souviens de cette citation d'Antonio Machado « le chemin se fait en marchant ».

Parcourir d'immenses paysages et poser les yeux sur d'autres, à plus petite échelle.

Se laisser aspirer par les odeurs de soufre et les nuages de vapeur qui se mêlent à l'inventaire de ceux du ciel.

Marcher, oublier le temps, vivre au rythme du pas et du jour.

L'ossature de la terre, ses vergetures (ses fines ravines qui entaillent la roche).

La végétation semble si fragile, que le pas s'en détourne pour les protéger.

L'image ne rend pas compte de la fragilité du sol, tantôt dur, friable, souple, boueux.

Ici les roches semblent t'observer.

On a l'impression que tous les paysages sont concentrés en un lieu.

C'est une terre si forte que l'on se sent loin de la mer. Cette île existe tant par ses bords que par ses centres (cratères).

Terre sans chemins

Pour la première fois, j'arpentais une terre sans chemin. Comment s'y prendre ? Il y a plusieurs manières de s'approprier un lieu. On peut en faire le tour en suivant le trait de côte, suivre les lignes du paysages, se lancer à l'assaut du sommet pour du regard, délimiter le territoire. Mon premier parcours sur Surtsey fut un 6, signe de l'infini.

J'aime imaginer que chaque pierre contient la carte du paysage dans lequel elle s'inscrit. Mais ici toutes les pierres portent le feu en elles et les cartes sont brouillées.

Quand on traverse certains endroits encore vierge, on a l'impression que nos pas viennent durablement s'inscrire dans le paysage. Il arrive aussi parfois de rencontrer une autre trace en en voie de d'effacement. Chaque pas soulève son lot de poussière, chaque rencontre sur le sol nous entraîne vers un endroit de l'île.

A Surtsey, on prend conscience de son chemin. Le retrouver est facile, il suffit de retourner « dans » ses pas. Le parcours est guidé par la morphologie du lieu, mais surtout sa consistance.

Les premiers jours, on arpente un territoire sans chemin, puis les jours suivant, machinalement on rencontre une autre trace. On emprunte alors le pas d'un autre, pensant qu'il est là avec nous.

Marcher sur Surtsey, c'est sans cesse redresser la ligne d'horizon, tant le sol est instable et inégal. On est un peu comme sur un bateau.

Impossible de marcher côte à côte avec quelqu'un, d'abord parce que le terrain ne le permet pas, mais surtout, car on se sent bien, seul.

Le troisième jour, les premiers chemins se dessinent, ils suivent les courbes du volcan, Ils zigzaguent entre les massifs végétaux. Le chemin le plus marqué reste celui qui va vers la plage.

Il dessert la première colonie végétale de l'île, les toilettes sous une petite falaise (avec vue sur les îles Vestman) et enfin la plage, qui offre un rappel du monde extérieur avec ses objets échoués et l'horizon marqué par le continent islandais (la grande île) d'où émergent les deux glaciers (Eyjafjallajökull et Myrdalsjökull).

La journée, chacun part seul vers son but, le soir l'équipe se retrouve, des groupes se forment par deux ou plus pour aller vers d'autres but.

Arpenter rien que pour le plaisir et la curiosité d'une rencontre avec un rocher ou une plante. On aura vu les Vestman tout au long de ces quatre jours, par beau temps comme par temps couvert, à toutes les heures de la journée et de la nuit.

Observations

Quand la roche est fumante, on sent qu'elle est humide.
Ici plus qu'ailleurs, l'échelle de l'homme est petite.

La nature t'observe dans l'ombre comme à la lumière.
Les silhouettes ne présagent rien de bon, tant ce bestiaire est varié.
Le soir, vers 21h, commençait à apparaître les traces d'humidité dans le sol, souvent une plante siégeait au centre.

On a l'impression que rien ne bouge excepté les ombres et la fumée.
Pourtant à plus petite échelle, le sable comble les trous, les quelques herbes folles plient sous le vent et leur pointes tracent un arc de cercle parfait sur le sol. (fumée, le vent tourne).

Le vent se lève, il s'engouffre dans le cratère. Une plume tremble sur le sol, les herbes fragiles aussi.

Les cratères

Ce cratère est un monde à lui seul. S'y enfoncer, c'est pénétrer le ventre du diable.
La roche est déchiquetée, les éboulis rougeoyants.
Jamais la pierre et la topographie n'aura été si organique.
C'est comme si la terre montrait ses entrailles à ciel ouvert.

Le second cratère me fait penser aux églises d'Ethiopie, creusées dans la roche et le sable.

Ici la cathédrale est de mousse et de pierre, ses tunnels et ses gouffres sont des déambulatoires infernaux.

L'endroit est tellement chaotique que j'ai fixé mon pied dans le sol. J'ai filmé durant quinze minutes du même point, dans un champs de 360°, des zones les plus proches au plus lointaines. (là encore on sent que l'homme manque au paysage, ne serait ce que pour donner une valeur d'échelle)

Ici la pierre n'est pas seulement grise ou noire, elle va du bleu au rouge en passant par le jaune.

La végétation se chargeant d'apporter sa gamme de vert.

Paradoxe surtseyen : Choisir une pierre n'est pas évident.

Les entailles, les veines, les fissures, les éclats...

Des grottes des tunnels, il y en a aussi, quant à savoir où ils mènent c'est une autre histoire.

Ces trous béants nous renvoient à l'obscurité la plus profonde.

L'écho du silence est si lourd que tu préfères passer sans éveiller l'attention.

Nous vérifions encore qu'une île sans tunnel, ça n'existe pas.

C'est comme une île sans histoires.

Il y a des endroits où l'on ne préfère pas faire trembler la roche tant celle-ci semble fragile.

La présence de l'homme est modeste et pourtant il est difficile de ne pas penser que tu peux réveiller, d'un seul pas, cette nature en sommeil. (Je ne parle même pas de craquer une allumette).

On avance à pas feutrés, comme on s'approche d'un animal, mais là ce n'est pas la peur d'effrayer qui que ce soit, mais plutôt que le sol glisse sous tes pieds et que l'île t'aspire dans ses entrailles.

L'errance, c'est quand tu avances dans une direction et que le regard t'appelle ailleurs.

Il y a tant de reliefs que l'île est une perpétuelle découverte.

C'est un lieu où il vaut mieux renoncer à un parcours précis car tu es sans arrêt interpellé par les marques du paysage.

De Surtsey, il se dégage une impression de fraîcheur, la lave figée instantanément dans son aspect liquide, les couleurs pures de la végétation.

Paradoxalement, je n'approche pas les bordures de l'île. Trop friable, la falaise pourrait s'effondrer sous mes pieds.

Dans la Partie sud

Dans la Partie sud, pour se déplacer, il est préférable de suivre les coulées de laves, sortes de tunnels aériens qui s'étirent à la surface, comme des serpents de roche ou des tentacules, et plongent jusqu'à la mer.

Allée ou perspective des échoués.

Ce matin je suis allé dans la partie végétale de l'île, là où les plantes se sont progressivement développées depuis la naissance de cette terre. J'ai longé la côte nord-est pour aller jusqu'à la langue de galets (la plage). J'y ai découvert la perspective des échoués.

Les derniers naufragés surtseyens.

Là, les containers et les troncs ont atteint leur but après des mois d'errements sur les flots.

« Balancer » par les vagues, ils s'échouent à deux ou trois cent mètres du rivage. J'en ai dressé un petit inventaire. Les jumeaux, la carcasse, les îles, la brochette,

something broke, le compas, la boîte, le tube, l'absent, la terre est ronde, la pôle, le cercle, les prisonniers, les disparus, le dégonflé, les oubliés, les égarés, la bombe, le sapin de Noël, les veilleurs, la découverte, le massacre, les jouets.

Cet espace certain le voit comme une langue, pour moi il s'agit plutôt d'une queue qui s'agite de droite et de gauche au fur et à mesure que les courants la balaient.

Les photographies aériennes de ces dernières années montrent comment elle a poussée puis comment sa forme varie d'une année sur l'autre.

Déjà 24 heures que je suis sur l'île, les pas d'aujourd'hui croisent ceux d'hier. Je n'ai pas pris beaucoup de photos, je profite de la lumière très forte qui porte la vue au loin pour filmer avec un horizon dégagé. Il me tarde cependant que les nuages fassent leur apparition afin de couvrir d'une chape grise les sommets de l'île.

Dernier tour de l'île, dernière chance pour les chercheurs de découvrir une nouvelle plante.

Pas d'interdits sur cette île, si ce n'est d'uriner sur les plantes ou marcher dessus.

Le silence est parfois assourdissant. Il n'est pas rare de trouver sur l'île des endroits silencieux que même la mer n'atteint pas.

Il n'y a pas de pierres innocentes, elles font semblant de ne pas te voir.

C'est une île grande et petite à la fois. Le regard se perd parfois, pour s'accrocher sous les petites choses qui sont sous nos pieds.

J'aurais voulu marcher en ayant les yeux dans le dos.

Il y a une plante privilégiée à l'entrée du refuge, c'est celle sur laquelle tous les hommes vont pisser le matin et le soir.

Si on pouvait oser une comparaison entre Surtsey et la pâtisserie, je dirais qu'elle est croustillante.

Bon, il manque la crème !

Surtsey est le Lascaux des Islandais. On peut toujours oser la comparaison. Sauf qu'ici, l'écriture de la roche n'est pas le fait des hommes mais du feu Sturla, le vieux botaniste passe son temps à écrire, sans doute pour ne pas laisser s'égarer ses pensées fugitives. Je devrais le faire aussi, même si je n'ai pas 80 ans.

Surtsey a attiré beaucoup de photographes. Sans doute pour l'aspect scoop dû à la rareté de photographier ce lieu. Nous avons pris le temps de nous y poser.

Le livre gris de l'ISLANDE

Choisis ta pierre dans l'ombre

En Islande, les accidents du sol créent des points de vue qui trompent toutes notions de perspective.